

Freie Künstler müssten keine armen Schlucker sein

Die eine Hälfte der Künstler lebt von 40 000 Franken im Jahr oder weniger. Die andere Hälfte zieht es vor, daran nichts zu ändern.



Pius Knüsel

Jüngst kam Post aus Basel, von Fabian Gisler, 44, Kontrabassist, Jazzmusiker. Er bat um letzte Retuschen am Argumentarium, bevor die IG Musik Basel die Volksinitiative für eine bessere Förderung der freien Musikszene lancieren und im März mit der Unterschriftensammlung beginnen würde. Ich begleite diese Initiative seit 2019 - seit Fabian mich in ein Diskussionsforum eingeladen hatte. Es drehte sich um die Frage, wie sich die Lebensbedingungen für freischaffende Musikerinnen und Musiker verbessern liessen.

Sein Anliegen stiess bei mir auf offene Ohren. Seit zwanzig Jahren bin ich nebenher als Dozent unterwegs und referiere über Kulturpolitik. Entsprechend gross ist die Zahl an Klagen, die ich vernehme: Die Politik nehme die Kultur nicht ernst, überall werde gespart, es brauche endlich kräftiges Lobbying. Darauf habe ich nur diese Antwort: Die Kulturbudgets steigen kontinuierlich. Bloss an den ungleichen Arbeitsbedingungen ändert sich nichts. Im Gegenteil: Der institutionelle Sektor vergrössert seinen Anteil am öffentlichen Geld stetig. In Zürich fliessen rund 25 Millionen Franken in die Musikhäuser, nur 2,2 gehen an die wachsende Schar musikalischer Freelancer, in Basel sind es 15 zu 0,4 Millionen, in Lausanne 17 zu 0,5. Mein immer gleicher Rat: Handeln statt klagen!

Dafür gibt es zwei Verfahren. Beim einen verbündet man sich mit Verwaltung oder Politik und schaut, dass das eigene Anliegen in eine Vorlage gegossen und vom Parlament oder dem Volk verabschiedet wird. Seit die Militanz der achtziger Jahre verebbt ist, ist das der übliche Weg. Der Nachteil: Alles muss sich einfügen in die herrschenden Muster. Bestes Beispiel ist die neue Zürcher Theaterförderung. Sie hat an der Urne Ende 2020 bestanden. Sie bringt eine Verbesserung für einige und eine Verschlechterung für viele, da der frei zugängliche Fördertopf - die Hoffnung der neuen Talente - schrumpft.

Auch bei der Frage nach dem Was sind die Proportionen ähnlich: In Zürich gehen 25,6 Millionen Franken in die klassische Musik. Alle anderen Stile von Jazz bis Electronica müssen sich mit 2,4 Millionen begnügen. Betrachtet man den Publikumsanteil, müsste es umgekehrt sein. Wenn wir die Innovation zum Mass nehmen, wohl halb-halb.

Der zweite Weg heisst Fabian Gisler. Lanciere eine Initiative! Der Basler gehört zu jenen 50 Prozent von Kulturschaffenden im Land, die mit weniger als 40 000 Franken im Jahr auskommen müssen, obwohl sie so viel arbeiten wie Angestellte. Das ist das Ergebnis der letztjährigen Studie von Suisseculture Sociale zu den Einkommen der Kreativen hierzulande. Am Befund hat sich seit der vorletzten Studie von 2016 nichts geändert.

Viele sehen das Prekariat als naturgegeben. Wer Künstler werden will, muss finanziell unten durch. Man könnte es auch als Ergebnis einer Kulturpolitik sehen, die einmal antrat, den Zugang zur Förderung für alle zu öffnen. Daraus wurden mehr und grössere Institutionen.

Wenn die Prekarisierung nicht naturgegeben, sondern die Folge von Kulturpolitik



Die Kulturbudgets steigen kontinuierlich. Bloss an den ungleichen Arbeitsbedingungen ändert sich nichts.

ist, dann lässt sie sich mit den Mitteln der Demokratie beheben. Im Kern verlangt die Basler Initiative, dass ein Drittel des Musikbudgets für das freie Musikschaffen, also für direkte Künstlerförderung und Kleinveranstalter reserviert ist. In Basel sind das geschätzt 800 Kreative, in Zürich wohl 2500 - gegenüber vielleicht einem Drittel fest Engagierter. Ob der Ausgleich durch Umschichtung oder Erhöhung des Budgets passiert, wäre der Politik überlassen.

Dass Basel die Musikförderung um 6 Millionen erhöhen würde, um das Drittel zu erreichen, will niemand glauben. Sicherheitshalber übt sich die nichtprekäre Hälfte im Schulterschluss gegen die Initiative, in der Verteidigung des Status quo. Der Basler Grossrat Johannes Sieber (glp.) meint, Musikförderung könne nicht gerecht sein. Hans-Georg Hofmann, künstlerischer Direktor des Sinfonieorchesters Basel, würde gerne zwischen Kunst und Kommerz unterscheiden. Ilona Schmiel, Zürcher Tonhalle-Intendantin, kommentierte bereits im letzten Sommer: «Über Prozente zu reden, ist zu einfach. Es gibt eine Breitenkultur und eine Spitzenkultur.» Alles argumentative Ladenaufbau, von denen ich meinte, wir hätten sie in den neunziger Jahren entsorgt. Kultur für alle hiess damals auch Kultur von allen.

Fabian Gisler ist Spitze, mehrfach ausgezeichnet, trotzdem lebt er prekär. Schon jetzt hätte die IG Musik Basel den Prix Courage verdient für kulturpolitischen Mut - eine Handvoll Winkelriede der freien Szene. Diesen Preis gibt es übrigens, aber nicht im staatlichen Angebot. Die Retuschen am Argumentarium habe ich abgeschickt.

Pius Knüsel ist Kulturarbeiter und Erwachsenenbildner. Er lebt in Zürich.

Les artistes ne devraient pas être de pauvres bougres. Merci à la démocratie !

La moitié des artistes de ce pays vit avec 40'000 francs ou moins par an. L'autre moitié préfère ne rien changer à cette situation.

Un courrier m'est arrivé récemment de Bâle, de Fabian Gisler, 44 ans, contrebassiste et musicien de jazz. Il m'a demandé d'apporter les dernières retouches à leur argumentaire avant que l'IG Musik Basel ne dépose son initiative pour un meilleur soutien de la scène musicale indépendante et ne commence la collecte de signatures en mars. J'accompagne cette initiative depuis 2019 - depuis que Fabian m'a invité à un forum de discussion dont le thème était "comment améliorer les conditions de vie des musiciens indépendants ».

Sa demande a trouvé grâce à mes yeux. Depuis 20 ans, je donne des cours et des conférences sur la politique culturelle et le financement de la culture. Le nombre de plaintes que j'entends est donc important : la politique ne prend pas la culture au sérieux, on fait des coupes partout, il faut enfin un lobbying fort. Je n'ai qu'une réponse à donner : les budgets de la culture ne cessent d'augmenter. Mais rien ne change en ce qui concerne leur répartition et l'inégalité des conditions de travail. C'est même le contraire qui se passe puisque le secteur institutionnel ne cesse d'augmenter sa part de fonds publics. A Zurich, environ 25 millions vont aux institutions musicales et seulement 2,2 vont à la multitude croissante de musiciens indépendants. A Bâle ce sont 15 millions contre 0,4 et à Lausanne 17 millions contre 0,5. Mon conseil est toujours le même : agir au lieu de se plaindre ! Il existe deux méthodes pour cela. L'une consiste à s'allier aux autorités politiques pour faire en sorte que les revendications soient intégrées dans un projet de loi et adoptées par le Parlement ou le peuple. Depuis que le militantisme du début des années 1980 s'est essoufflé, c'est la voie habituellement suivie. L'inconvénient : tout doit s'inscrire dans les modèles dominants. Le meilleur exemple est la nouvelle aide au théâtre à Zurich qui a passé la rampe des urnes fin 2020. Elle apporte une amélioration pour certains et une régression pour beaucoup, car le pot commun d'aides ponctuelles - l'espoir des nouveaux talents - a été réduit. Si l'on analyse la destination la destination de ces fonds publics les proportions sont également identiques. A Zurich, 25,6 millions vont à la musique classique et tous les autres styles, du jazz à l'électronica, doivent se contenter de 2,4 millions. Si nous considérons les parts de public, cela devrait être l'inverse. Si nous prenons en compte le facteur d'innovation comme critère, cela devrait être moitié-moitié.

La deuxième méthode : "lancer une initiative populaire" est celle choisie par Fabian Gisler ! Le Bâlois fait partie de ces 50% d'acteurs culturels de ce pays qui doivent vivre avec moins de 40'000 francs par an, bien qu'ils travaillent autant que les salariés. C'est le résultat de la dernière étude de Suisse culture Sociale publiée fin 2021 sur la situation financière des artistes dans notre pays. Rien n'a bougé depuis l'avant-dernière étude de 2016. Beaucoup considèrent la précarité comme une donnée naturelle. Celui qui veut devenir artiste doit galérer financièrement. On peut aussi analyser ce fait comme le résultat d'une politique culturelle qui, à une époque, en voulant assurer l'accès à la culture à tous, a créé de plus en plus de grosses institutions. Si la précarité n'est pas une donnée naturelle, mais la conséquence d'une politique culturelle, il est possible d'y remédier par les moyens de la démocratie, ici par le biais d'une initiative populaire. En substance, l'initiative bâloise demande qu'un tiers du budget de la musique soit réservé à la création musicale indépendante, c'est-à-dire aux subventions directes aux artistes et aux petits organisateurs. A Bâle, cela représente environ 800 créateurs et à Zurich 2500 contre peut-être un tiers de personnes engagées dans des postes fixes dans le secteur. C'est à la politique de décider si ce rééquilibrage doit se faire par une réaffectation des fonds ou une augmentation de budget. Personne ne croit à une augmentation de 6 millions des fonds dédiés à la musique à Bâle pour atteindre ce tiers. Par mesure de sécurité toutefois, la moitié non précaire s'exerce à faire bloc contre l'initiative, à défendre le statu quo. Le député bâlois Johannes Sieber estime que le soutien à la musique ne peut pas être équitable. Hans-Georg Hofmann, directeur artistique de l'Orchestre symphonique de Bâle, aimerait faire la distinction entre l'art et le commerce. Ilona Schmiel, directrice de la Tonhalle de Zurich, commentait déjà l'été dernier : "Parler de pourcentages est trop simple. Il y a une culture large et une culture de pointe". Autant d'arguments à l'emporte-pièce dont je pensais que nous étions débarrassés depuis les années 90. A l'époque, la culture pour tous signifiait aussi la culture de tous.

Fabian Gisler est un musicien d'élite : il a reçu plusieurs prix, et pourtant il vit dans la précarité. S'il fallait donner un prix aux membres de l'IG Musik Basel, ils mériteraient déjà le Prix du courage en matière de politique culturelle – une poignée de Winkelried de la scène indépendante ! Ce prix existe déjà, mais il on ne le trouve pas dans les offres étatiques.

Ils ont reçu mes retouches à leur argumentaire.